

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

| | |
|----------------------|----------|
| Un an. | 6 fr. |
| Six mois | 3 fr. |
| Trois mois | 1 fr. 50 |

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, RUE D'ORSÉ, 15 — PARIS
Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

| | |
|----------------------|-------|
| Un an. | 8 fr. |
| Six mois | 4 fr. |
| Trois mois | 2 fr. |

AUX MÈRES

Dans la douleur de l'enfantement, alors que le petit être qui vient à la vie vous déchire les entrailles, vous êtes radeuses déjà, et votre premier regard après le suprême effort, vos premières paroles sont pour *Lui*.

Vous goûtez l'apre joie d'être mère, vous cherchez déjà cette frêle chose qui est la chair de votre chair, qui sera désormais votre unique raison de vivre, qui vous fera pleurer, qui vous fera rire aussi, et que vous aimerez follement.

La petite chose vagissante devient un petit bonhomme amusant qui babbille gentiment et raconte des choses étonnantes aux étoiles, aux fleurs, aux bêtes, qui fait d'incessants progrès, qui se tient debout tout seul maintenant, qui zézaye des mots que l'on comprend presque, qui vous émerveille chaque jour davantage.

Puis il pousse, le bébé. A présent, portant allégement son cartable il s'en va à l'école ; des années passent très vite, c'est l'apprentissage ; des années encore et c'est le départ pour le régiment, le départ cruel, brutal, qui vous laisse pantelantes, vous, les mères, dans vos logis, si seules maintenant, si dououreuses !

Il est parti...

Votre enfant à vous, votre fils que vous avez élevé, dorloté, qui vous fit passer tant de nuits blanches à côté de son petit lit quand vous croyiez que quelque maladie le guettait, votre petit, il est parti. Ce soir il couchera dans une caserne, il n'est plus à vous, il ne vit plus pour vous, il est à la Patrie. C'est un « bleu ».

O mères qui pleurez, avez-vous pensé à quelque chose de plus affreux encore ? Avez-vous pensé à Biribi ?

Non, vous n'y pensez pas, parce que vous avez déjà beaucoup de peine, et que vous ne croyez pas qu'il soit possible de souffrir davantage. Et pourtant...

Un jour vous apprendrez peut-être que votre gars, pour quelques peccadilles, est parti là-bas.

Mais qu'est-ce donc que ce Biribi, qu'est-ce donc que ce cauchemar ?

— Mesdames, à Biribi, c'est là qu'on crève, c'est là qu'on est torturé par d'odieuses brutes, c'est un enfer brûlant, effroyable, où des démons costumés en officiers français imaginifent les plus épouvantables supplices. A côté d'eux, l'Orquemada est un agneau.

A Biribi, c'est là aussi qu'on s'avilie, c'est là qu'on voit des accouplements monstrueux. Songez donc ! ces hommes de vingt ans ne peuvent résister au désir qui les fouaille, et puis il y a la contagion de l'exemple ; ce qui reste de propre, de bon des illusions et des rêves de jadis, s'effondre un peu tous les jours. Sans le vouloir presque, sans compter les étapes du vice, ils deviennent aussi pervertis, aussi répugnantes que leurs compagnons ainés de captivité.

Alors, c'est fini, l'enfant, votre enfant est perdu, irrémédiablement perdu. Maintenant c'est une misérable épave, il se complait dans la société des invertis, il s'enlise tous les jours un peu plus dans la fange. Pour tuer le temps il se fait tatouer des obscénités sur le corps ; l'enfant d'autrefois, le garçonnet gentil, le jeune homme affectueux est devenu un être hâve, aux yeux fiévreux à

la voix rauque, il promène sous la casaque un corps décharné et des appétits immodes. Il est fini.

Voilà ! mères tremblantes, ce qui peut-être vos enfants. Ils sont partis pour la caserne. Il y a de la douleur dans l'air pour vous.

— Mais, dites-vous, ils n'y vont pas tous, dans ce Biribi maudit.

Pas tous, non, mais il y en a qui vont, beaucoup même, il faut faire si peu de chose pour aller dans cette gehenne

Et alors ! allez-vous rester indifférentes devant ces crimes, devant ces supplices, devant cette honte. Allez-vous laisser vos enfants à la merci d'une poignée de gredins sanguinaires ; allez-vous rester glacées d'épouvante, figées sans rien faire, sans rien dire, devant ce Biribi qui menace ce que vous avez de plus cher au monde ?

Non, n'est-ce pas, ce serait coupable, ce serait lâche : il faut tuer Biribi ; il ne faut plus qu'il dévore vos enfants, il ne faut plus que ces chauches, ces galonnés féroces torturent impunément, se repaissent de la souffrance qu'ils créent autour d'eux, il ne faut plus que ces dégoutants bonshommes continuent plus longtemps leur infâme métier, il ne faut plus qu'ils martyrisent de pauvres êtres sans défense et qu'ils soient décorés pour cela !

Et vous allez venir avec nous, mères qui ne voulez pas que vos enfants deviennent la proie de ces brutes, vous allez partir en guerre contre Biribi, vous allez crier, vous allez hurler votre haine des bourreaux en uniforme. On finira peut-être par vous entendre.

Et si l'on ne vous entend pas, si l'on continue à envoyer agoniser vos enfants dans les bagnes africains, il faudra, il sera de votre devoir de les préserver des tortures et des horreurs qui les attendent là-bas. Avant que la pieuvre militariste ne les enserre dans ses tentacules, faites les voyager.

Eugène Péronnet.

Comité de Défense Sociale

A bas Biribi !

D'accord avec la Guerre Sociale, l'Humanité, le Libertaire, les Temps Nouveaux, le Paris-Est, etc., le Comité de Défense Sociale a décidé de mener jusqu'au bout une ardente campagne contre les atrocités de Biribi, contre les abominations des bagnes militaires.

Dans une affiche volontairement brutale, le Comité de Défense Sociale révélait ces monstrueuses iniquités, vestiges des temps exécrés de l'Inquisition, et s'adressait à tous les hommes de cœur et de justice pour réclamer la libération immédiate de l'héroïque Rousset et la suppression définitive de l'infâme Biribi.

Les seize signataires de l'affiche, traduits devant le jury, passeront aux assises de la Seine le 4 juillet.

C'est au prolétariat tout entier à dire s'il est d'accord avec les signataires poursuivis.

Déjà, l'autorité militaire a peur. Des funérailles grandioses devaient être faites à Paris à l'infortune Aernoult. Mais le gouvernement refuse cyniquement l'exhumation des restes du malheureux enfant assassiné.

Travailleurs parisiens, le Comité de Défense Sociale n'a fait qu'exprimer votre pensée, que traduire votre indignation. Vous viendrez en foule le dire au

GRAND MEETING

qui aura lieu le 2 juillet 1910 (jour anniversaire de l'assassinat d'Aernoult), au Tivoli-Vauxhall, rue de la Douane, à 8 heures et demie du soir, sous la présidence de M. et Mme Aernoult et de Louis Rousset.

Pour les orateurs, se référer aux affiches et à l'Humanité.

Entrée : 30 centimes, pour courrir les frais.

Le Drapeau noir

Il y a quinze jours, à la suite de la commémoration de la commune au Père-Lachaise, je formulais ce désir tout personnel de revoir un jour dans la rue le drapeau noir, et, derrière lui, les anarchistes qu'une vainue philosophie n'a point enlevé à l'action révolutionnaire.

Le drapeau noir a revu le jour. Et jamais jour ne fut mieux choisi pour symboliser sa douleur, sa haine et sa révolte que ce dimanche dernier où l'on enterra l'ouvrier Cler, assassiné par les flics au cours d'une journée de grève.

Nos amis de la Jeunesse révolutionnaire ont déployé le drapeau noir, dimanche dernier derrière le cercueil d'un de ceux que l'on vengera un jour, et non pas en déployant de l'étamine.

Et c'est très bien, malgré que ce soit très simple, ou peut-être même parce que c'est très simple. C'est très bien parce que nous ne pouvons oublier que toute action dans la rue doit être faite non pas pour la satisfaction de notre douleur ou de notre révolte, mais pour toucher et gagner un public que les symboles ont le don d'intéresser et souvent d'émouvoir.

Quand on manifeste dans la rue, il n'est pas question de professer l'iconoclasme et d'appliquer son mépris pour les fétiches.

Il faut utiliser les meilleurs moyens de propagande, il faut savoir parler à la foule, lui toucher le cœur pour mieux avoir chance de lui toucher le cerveau et je reste persuadé, moi qui ai du reste purgé quelques mois pour « iconoclasme », je reste persuadé que la vue dans la rue de l'impressionnant drapeau noir, comme dit l'Humanité, est faite pour émouvoir et pour faire penser.

Le drapeau noir, c'est le deuil qui passe et la révolte qui ne désarme jamais. En lui, la misère a pris corps. Ce symbole noir ne prête pas à rire et je doute que les lazzis puissent s'exercer facilement sur lui.

Les drapeaux ont des caractères tout comme les individus. Le rouge, qui fait si peur aux vaches, prête encore à la raillerie parce qu'il cabotine tout de même un peu et fait trop souvent faille à sa couleur. Mais le noir n'est fait, lui, que de douleurs, que de deuils, et quand on le voit arboré quelque part la funèbre couleur emprisonne l'œil du passant et lui communique l'obscur angoisse de la souffrance et de la mort

* * *

Nos amis de la Jeunesse révolutionnaire ont bien fait de jeter dans la circulation cette tache de deuil, ce chant funèbre.

Nous n'irons plus à la débandade quand nous descendrons dans la rue pour associer nos protestations précises à l'immense et confuse protestation humaine.

L'idée anarchiste gagnera d'être affirmée publiquement par un symbole dont la destination n'est autre que la publicité de la doctrine.

On n'apprend à apprécier et à aimer que les gens qui affirment ; et dans la rue, où le discours philosophique n'est pas de mise pour conquérir les gens, le symbole rappellera la doctrine par l'image.

Ce n'est là, sans doute, que la part faite à la sensibilité et à l'émotion et ce n'est point directement s'adresser à la raison. Mais nous avons conscience des

faiblesses et des hésitations de l'humanité dont, après tout, nous anarchistes, nous sommes sortis, et nous n'avons pas plus à rougir qu'à nous excuser d'employer pour nous faire comprendre le langage de ceux que nous voulons gagner.

Quand, plus tard, on regardera en arrière, on s'expliquera mieux qu'on ne le peut faire aujourd'hui les nécessités de la lutte.

Comme en toutes choses, d'ailleurs, ce qui importe avant tout, c'est la sincérité de l'action, fût-elle d'allure naïve.

Et voilà trop longtemps que nous piétinons nos sentiments et que nous affichons une froide et austère figure.

Les événements veulent de la chaleur, de l'élan, de la passion.

Ne restons pas au-dessous des exigences de l'heure.

G. D.

Vers la Révolution

Le peuple se réveille, il rajoute, il devient capable d'enthousiasme. La journée de dimanche en est une preuve réconfortante. Certes, nous n'étions pas encore près de faire le grand chambard, mais, pour ma part, je trouve qu'il y a lieu d'être satisfait et d'espérer que ce chambard, nous le ferons avant l'an 2000.

Il ne fut guère banal, ce spectacle de cinquante ou soixante mille travailleurs groupés derrière le cadavre d'un des leurs assassiné par les apaches de la Tour pointue, criant leur dégoût et leur haine pour le règne odieux de la fléau.

Les mauvais bergers n'étaient pas là, soit pour ne pas être solidaires avec nous dans notre haine, soit qu'ils aient été surpris par l'événement. Ce n'est pas nous, les anarchistes, qui le regretterons. Puissent-ils, ces jésuites rouges, toujours agir comme dimanche et laisser ainsi le peuple faire lui-même ses affaires.

C'est grâce à l'absence de ces messieurs que la manifestation antipolicière n'a pas été une procession de moutons bien doux et bien dociles.

Ni Jaurès, ni aucun de ses valets n'étaient là pour prêcher le calme et le respect aux bourriques. Aussi le caractère de la démonstration de dimanche ne pourra donner lieu à aucune équivoque, les cris de : A mort les assassins ; à mort les filles, qui sont sortis de toutes les poitrines étant trop catégoriques pour qu'on puisse ergoter sur leur signification.

Peut-être Briand, Lépine et leur suite tireront-ils de la leçon quelques réflexions salutaires. Salutaires pour eux, s'entend. Quant à nous, nous gardons la ferme conviction que plus les bourriques et l'armée interviendront pour les exploiteurs, contre les exploitées, dans cette masse des exploités grondera de colère et contre les policiers, et contre le militarisme et contre le régime bourgeois tout entier. Chaque crime de nos tyran est un pas de plus vers l'affranchissement intégral, vers l'Anarchie.

Les événements dessilleront les yeux aux plus aveugles et grossiront chaque jour la phalange des révoltés. Déjà, dans la masse populaire, l'esprit frondeur resuscite. Lorsque, le temps aidant, nous nous serons sérieusement préparés à la lutte, nous pourrons donner l'assaut à toutes les Bastilles, à toutes les Eglises, à toutes les tyranies, à tous les préjugés.

Marc Guidoni.

CONTRE BIRIBI

A l'occasion du procès intenté aux signataires de l'affiche « A bas Biribi ! », l'insurgé, organe des révolutionnaires du Centre, vient d'édition une brochure très documentaire du camarade Béville ; cette brochure sera laissée au prix de 2 fr., le cent ; l'exemplaire : 0 fr. 05. Adresser les commandes à l'Imprimerie Communiste, 19, rue de Corrèze, Brive.

GUET - APENS

L'ouvrier ébéniste Clerc, tué par des policiers, fut conduit dimanche dernier au cimetière. C'était, dans le sens bourgeois du mot, un bon citoyen, travailleur honnête, bon père de famille. Deux vigoureux jeunes hommes, ses fils, sont au régiment en train d'apprendre à tuer selon les règles de la sauvagerie guerrière !

Demain, peut-être, se trouveront-ils, en service commandé, face à face avec des grévistes, des pères de famille qu'ils frapperont, qu'ils tuent comme fut leur père par des fils de prolétaires.

Ainsi le veut le principe d'autorité au service du capital.

Sous les régimes déchus, lorsque se produisent des conflits sanglants entre le peuple, la police et l'armée, les républicains se faisaient alors les défenseurs du peuple, sapant le pouvoir par tous les moyens, depuis la plume, la parole, l'émeute armée, jusques et y compris la bombe !

C'était alors de bonne guerre ! il s'agissait tout de même de déloger le roi ou l'empereur.

Les ouvriers de 1848, nos pères, firent trois mois de crédit à la République ; à l'échéance, celle-ci les fit fusiller en masse.

L'empire, la Ricamarie ! — le 4 septembre — 71 ! 40 ans de République et les conflits sanglants entre le peuple, la police et l'armée augmentent de fréquence, d'intensité et de sauvagerie.

Le peuple fait toujours crédit à la République.

Les républicains employaient contre les tyrans tous les moyens ; comme derniers arguments, le poignard, le poison, la bombe !

Le peuple conscient d'aujourd'hui oppose à la tyrannie de l'oligarchie républicaine les discours soporifiques des secrétaires de syndicats, et le non moins endormeur chant de l'Internationale.

Quinze mille syndiqués, à jour de leurs cotisations, suivent le camarade, étendu sous le drap rouge, mort lâchement assassiné, jusqu'à sa dernière demeure.

La République, la police et l'armée n'ont pas assez de ce cadavre. Il leur faut d'autres victimes. D'autant plus qu'il n'y a pas à se gêner, les quelques milliers d'hommes, quoique robustes, qui vont sortir du cimetière après le dernier salut au martyr, n'auront que le d

POUR L'ENTENTE

nesse Révolutionnaire — qui redescendait elle aussi, les drapeaux claquant au vent, mais déjà peu nombreux, vu le nombre de badauds qui les suivaient ; nous prenons le tramway aux Quatre-Chemins et nous rejoignons le cortège à ce moment et jusqu'à la porte nous marchons à peu près de pair, la foule sur la voie empêchant la voiture d'avancer. Du haut de l'impériale et dans la voiture, nous invitons les jeunes gens autour des drapeaux à cesser la manifestation, car nous apercevons les forces de police massées à la porte de Flandre. Il était alors facile de voir qu'un quel-apens était préparé, c'était dans toutes les bouches ; mais malgré toutes les objurgations, le cortège, considérablement réduit (j'ose dire qu'ils n'étaient pas plus de 300), continue son chemin avec une avance de 20 mètres environ sur nous et ainsi jusqu'à la porte. A ce moment, nous entrevoions nettement du tramway la double rangée de cavalerie de chaque côté, les groupes de brutes au milieu et la foule des curieux, à droite et à gauche, sur les fortifs au centre ; immédiatement devant nous, le petit groupe qui continuait d'avancer s'arrête. Au même instant, trois sonneries, coup sur coup, se succèdent avec un intervalle de quelques secondes ; pendant ce court espace de temps, nous voyons en avant de la foule le groupe d'officiers de paix se déplacer et la masse des flics commencer à s'ébranler ; le petit groupe, arrêté, lui au milieu de la chaussée, flotte en ce moment entre deux décisions, on le voit nettement ; puis le drapeau noir s'abaisse et disparaît, pendant qu'une partie du groupe immédiatement devant avec le rouge se remet en marche brivement en agitant chapeaux et parapluies. Mais ils ont à peine le temps de faire dix pas, que la trombe des flics lancée pendant le court moment qu'ils hésitaient, arrive divisée en trois ; les deux groupes de chaque côté chargent avec une furie sauvage la foule des curieux sur les fortifs en cognant avec le sabre ; le petit groupe de manifestants, avec le groupe du centre, est immédiatement dispersé ; il ne reste plus que le malheureux portant le drapeau rouge qui, lui, disparaît dans un groupe d'agents peut-être. On ne l'aperçoit pas ; on voit seulement le drapeau que les agents tiennent sous leur bras, pendant que les poings se lèvent et s'abaisse sur quelque chose que l'on n'aperçoit pas. »

Un élu du peuple interpellera, selon l'usage, le gouvernement ; le président du Conseil déplorera éloquemment la triste nécessité dans laquelle se trouvent ces braves de la police et de l'armée de faire usage de leurs armes ; un vote de confiance clôturera le débat ; le prolétariat conscient et organisé, par des ordres du jour véhéments, voudra au mépris public la bande de renégats qui déshonorent la République... et dans quelques semaines une nouvelle saignée se produira suivie de beaucoup d'autres.

Cela menace de durer bien longtemps encore... à moins que l'ombre des Rauch... mais, chut !!! ceux-là n'étaient pas à jour de leurs colisations... ils n'étaient pas du troupeau... ils ne chantent pas en bandé. C'étaient des compagnons du silence... mieux vaut se laisser bafouer, tuer mille fois que les imiter.

Dans un monde de lâches, Lépine est un grand homme.

Armand Louï.

Dites - donc, Confrères

Victor Méric, qui, de sa Barricade, mêle lui aussi le bon combat contre Biribi, citait, dans son dernier numéro, des faits nouveaux qu'il disait avoir cueillis dans la Semaine, hebdomadaire tunisien. On pouvait s'y tromper, les faits s'étant passés dans la région de Tunis.

Mais la Semaine les avait cueillis à son tour... dans le Libertaire. Ni plus ni moins, ô naï — pour une fois — barbaresque. Il s'agissait en effet d'un article de Péronnet, reproduit textuellement, rapportant quelques hauts faits de la chouannerie actuellement en fonction à Ain-Draham.

Plus gentils confrères que la Semaine, des journaux de province avaient du moins fait suivre l'article du nom de son signataire. Quant au nom de notre journal, ça, jamais ! Toujours quelques articles sont utilisés par des feuilles amies, régionales ou étrangères, voire parisiennes, mais jamais, vous entendez bien, jamais le Libertaire n'est cité.

Nous ne demandons pas qu'il le soit chaque fois ; cela pourrait être gênant pour telles feuilles de province, lorsqu'elles sont composées en totalité par des articles pris dans notre journal. Mais de là à ne nous mentionner jamais, il y a de la marge, que diable.

Terre Libre se plaint d'être boycottée par la presse avancée. Que dirait-elle si, par surcroit, elle était dévalisée ?

Les camarades dont l'abonnement est échu sont priés de le renouveler pour nous éviter des frais de recouvrement.

A l'idée d'une organisation durable, — ne pas lire éternelle, — des forces anarchistes, certains camarades nous opposent le principe, beaucoup plus anarchiste selon eux, des ententes momentanées. Si, par exemple, une occasion comme celle de Biribi, se présente pour faire de la propagande, eh bien, allons-y, disent-ils, puis séparons-nous, jusqu'à l'occasion suivante.

Or, je le leur demande. Pensez-ils que la vie sociale ait manqué ou manquera jamais d'occasions de ce genre ; ou croient-ils qu'il est bon de se reposer de temps en temps, c'est-à-dire de laisser passer des faits capitaux pour la propagande, si nous savons en tirer tout leur enseignement ? Non, n'est-ce pas.

Alors, que veulent-ils ? Qu'après avoir employé un temps précieux à nous organiser sur un motif donné, nous abandonnons le bénéfice de cette organisation pour recommencer à perdre du temps à la reformer à propos d'un motif nouveau ? Mais nous ne ferions plus que cela ! On voit à quelle absurdité aboutit la terreur d'une durable entente. Il faudrait en finir avec ces errements.

Après trois mois d'efforts, l'entente antiparlementaire est acquise ; deux cent cinquante groupes sont formés ; les fonds, les idées, les compétences se rassemblent, fournissent un maximum de travail avec un minimum de ressources. Le bon sens nous commandait de continuer, dans une direction nouvelle. Si elle est continue, la force d'une action d'ensemble est bientôt énorme ; en s'ajoutant, sans interruption, les unes aux autres, le poids des vagues soulevées devient tempête !

Notre rôle n'est-il pas de tirer parti des faits sociaux importants pour créer des « situations révolutionnaires » ? Au lieu donc de laisser refroidir l'indignation populaire, ne devons-nous pas apporter fagot sur fagot jusqu'à ce que l'ébullition s'ensuive et qu'éclate le couvercle qui pèse sur nous de toutes parts ?

On nous parle, il est vrai, d'autant de groupements que d'objets à poursuivre. Participez à toutes les actions engagées contre la société bourgeoise, comme à celles qui peuvent préparer la société future, nous dit-on. Il y a des syndicats ; allez-y ; il y a un Comité de Défense ; allez-y ; des groupements contre telle et telle institution sont à former : formez-les.

Pourtant, qu'on y réfléchisse. Nous ne sommes qu'une poignée. Syndicats, coopératives, comité de Défense, groupes d'éducation, ligue rationaliste, espéranto, malthusianisme, journaux — et j'en oublie ! — se disputent nos activités. Une autre infinité de groupements seraient nécessaires, nous le savons bien. Antimilitarisme, antiparlementarisme, anticléricalisme, ligues de consommateurs, de locataires, cent autres encore nous sollicitent, et tout cela avec nos occupations quotidiennes, les besoins déprimantes, l'absorbant souci du lendemain !

Et bien, sachons le reconnaître : on ne peut tout faire à la fois. Il faut aller au plus pressé, je veux dire à l'action qui nous fera écouter de la foule. A vouloir entamer cent besognes à la fois, on n'obtient rien, comme résultat, ou presque.

Attaquons une chose, puis une autre ; ça n'est certes pas trop de tout notre effort sur un point donné. La cidadelle des iniquités sociales est solide ; pour l'entamer sérieusement, ce n'est pas trop d'une action continue, savante si possible, c'est-à-dire opportune, basée sur la complicité d'une foule, soutenu par l'émotion populaire, et l'éloquence des événements.

Pour cette action d'ensemble, nous le répétons, les militants avertis — et d'autres ! — avec lesquels nous avons fait la campagne antiparlementaire nous doivent leur appui. Dans l'agitation contre les bagnes militaires, par exemple, Grandjouan ne peut tout faire, le groupe de Bayonne le souligne avec raison.

Une entente doit s'établir. Cette entente, tout nous y pousse, des nécessités de toute sorte la réclament : ou elle se fera, ou la désagrégation du mouvement anarchiste ira s'accentuant et de division en division, d'émettement en émettement, nous tomberons bientôt en poussière, —

poussière vivante encore et capable d'animer d'autres mouvements sociaux, mais non plus un mouvement anarchiste proprement dit.

Silvaire.

Cartes sur table

Jouons franc jeu. Tâchons de voir clair en nous-mêmes. Le plus mauvais service que nous pourrions rendre à notre cause serait de continuer à vivre dans le gâchis actuel.

Je ne dirai pas, comme Amédée Duinois, que l'anarchisme est vieux, périmé, et qu'il doit se renouveler sous peine de ressembler aux os blanchis des sépulcres. Je ne le dirai surtout pas parce que je constate que ce que nous offre Duinois à la place : le syndicalisme pur et simple, ne vaut pas ce que nous abandonnerions — qui n'est pas abandonnable le moins du monde si nous voulons y prêter la main.

Je répèterai ici fermement que ni la solution d'un Parti Révolutionnaire, ni la solution offerte par Grandjouan, ni celle de Pierrot, ni celle de Grave, ni celle de Duinois ne sont de taille à nous satisfaire et à « correspondre aux nécessités du moment », pas plus, d'ailleurs, qu'elles ne sont en mesure de répondre aux nécessités, aux éventualités de demain.

Pour Grave et Pierrot, ils sont partisans de l'organisation... à condition qu'on ne la fasse pas.

Loyallement, je n'ai pas vu, dans les objections orales que Pierrot a fournies lors de notre récente controverse publique sur l'entente anarchiste, qu'il répondit de satisfaisante façon et surtout qu'il proposât une action suivie.

Nous avons bien le droit d'être fatigués d'une propagande qui ne s'aligne jamais que de critiques sur l'action d'à-côté.

Or, on ne fait que cela.

Et bien ! il faut le dire : c'est trop facile, toujours trop facile. Je ne vois pas qu'il y ait à en retirer une si grande gloire ; et quant au bénéfice, je l'avoue, il m'échappe ; car avoir raison pour le Futur ne peut faire que l'on se désintéresse des contingences d'aujourd'hui.

Grandjouan, bien intentionné, veut faire de la propagande révolutionnaire. C'est très bien, mais... nous en sommes tous là. Et où ira Grandjouan ? Il n'en sait rien. Il ne sait qu'une chose, c'est que l'inaction lui pèse et qu'il faut défricher des cerveaux.

On le voit, les anarchistes comme Pierrot et Grave se refusent à l'action d'ensemble pour un plus grand résultat, et les révolutionnaires comme Grandjouan, de même que les ouvrières de Montpellier, Saint-Laurent, Aimargues, Nîmes et Aigues-Mortes, veulent que nous laissions de côté tout anarchisme.

On peut enterrer l'anarchie — ça ne compromet que son fossoyeur — mais pour notre part nous n'avons pas entendu ce glas, et si nous voyons des pelletées de terre recouvrir quelque chose, ce sont celles qui recouvrent l'anarchisme révolutionnaire, tout fait d'action publique et de dévouement.

Celui-là a l'air d'être bien mort, mais il n'est mort que pour l'instant, on le reverra à l'œuvre.

En attendant ces circonstances, en attendant que les anarchistes trouvent « leurs modes d'action », veillir air sur un thème ancien, il demeure que nous nous agitons tous comme de fins discuteurs. Il demeure que notre action est nulle, que notre presse est dans le marasme et que, partant, nous sommes sans aucune influence sur la vie sociale.

Groupes d'affinités, réunions hebdomadaires, tout cela, balançoires, convulsions.

N'avons-nous pas fini de nous monter le cou ?

Eh ! disons-le donc : l'anarchisme est sommeil.

Il s'est sali de tous les opportunitismes et a flitté avec toutes les catins des politiques moins ou plus parlementaires.

Il n'a plus de ressort : et quand les circonstances exigeront un effort, il faudra que les anarchistes recommandent à cesser de s'ignorer.

On aurait pu, par une propagande ordonnée et systématique, faire en sorte que des anarchistes cessent de s'ignorer et pénètrent la vie sociale.

On aurait pu, par cette même propagande, surveiller le syndicalisme non guéri du fonctionnarisme, du parlementarisme, et, pour tout dire, surveiller le syndicalisme qui s'étatise.

Mais on a peur de faire nombre et d'étudier comme d'agir en commun.

Je prétends que la peur du galon et du panache, et de la direction, et de la centralisation nous fait tomber dans des trous plus profonds que ceux qu'on veut nous éviter.

Georges Durupt.

L'Avis des Groupes

Avec les divers camarades qui ont déjà exprimé ici leur avis sur ce sujet, nous estimons que la dénomination sous laquelle les anarchistes doivent coordonner leurs efforts est d'importance tout à fait secondaire. Ce qui importe absolument, c'est de faire vite et beaucoup.

Pour porter l'action anarchiste dans la vie sociale sans cotisation, ni carte, avec versements facultatifs et autonomie absolue des groupes, il fallait un programme minimum de besogne immédiate : Grandjouan nous l'a offert.

Ce qui n'apparaît pas de première nécessité pour les groupes de la capitale est essentiel pour ceux de la province. Sans écho et basée sur des ressources modestes, notre propagande ne porte pas. Ce qui refroidit l'ardeur des militants de province, c'est la conscience de leur isolement ; le peu de répercussion de leur agitation et le manque de précision dans les méthodes employées. Ce manque de précision et l'absence de lignes définites dans l'action favorisent les puériles querelles de tendance et ouvrent le champ aux dissensions stériles. Visités très irrégulièrement par des orateurs choisis, eux-mêmes leurs sujets de conférences, les camarades de province s'irritent et s'aggrissent à courrir de leur petit nombre de trop fréquents fiascos.

D'après nous, l'entente projetée aurait uniquement pour but de faciliter et favoriser les moyens de propagande.

De tous les camarades ayant donné leur opinion, Grandjouan nous semble le plus posséder le sens de l'actualité et le souci d'une besogne déterminée. Tous, les détails de son programme sont à examiner avec soin. Que tous les groupes qui ont compris l'extension rapide que peut prendre cette initiative et la simplicité de son mécanisme, envoient aussitôt leur adhésion et les fonds dont ils disposent. En province, nous ne demandons qu'à marcher à condition que nous sachions où nous allons.

Cependant, Grandjouan fait montre d'un certain optimisme, s'il espère assurer à lui ou à peu près le fonctionnement de l'organisation dont il parle.

Le Conseil d'administration de l'imprimerie de propagande nous paraît assez qualifié pour le seconder. Qu'on y adjoigne autant de camarades qu'on le jugera nécessaire et qu'on agisse au plus tôt.

Foin donc des discussions interminables et, comme dit Durupt, des ribotes littéraires. Le projet de Grandjouan, prologue d'une agitation plus vaste, ne demande qu'à être appliquée.

Qu'on s'y mette.

A Prieur

du Groupe d'éducation libre de Bayonne-Biarritz-Boucau.

Marsillargue

Nous nous préparons activement pour la campagne contre Biribi. Comme pour la propagande antiparlementaire de ces dernières élections, nous allons nous entendre avec les groupes de Montpellier, Saint-Laurent, Aimargues, Nîmes et Aigues-Mortes. Mais il serait bon à ce qu'il me semble, que cette action fut menée simultanément dans toute la France.

Pour cela, l'Alliance communiste anarchiste devrait fixer une date ; la propagande durera deux bonnes semaines, et toujours comme pour la propagande antiparlementaire, les affiches et les brochures de propagande seraient expédiées en même temps à tous les groupes et apposées ou distribuées simultanément. Notre action n'en aurait que plus de portée.

Au Palais d'injustice

Vendredi dernier, à la 9^e chambre correctionnelle, se continuait un procès intenté par un ci-devant républicain espagnol, M. Vinardell-Roig, à l'Humanité, ou plus exactement à Ch. Malato.

Notre ami avait, en novembre dernier, dans deux articles, les seuls, d'ailleurs, qu'il ait jamais donnés au journal socialiste, relevé avec indignation une interview de M. Vinardell publiée par l'Eclair et remplie d'insinuations ou de sous-entendus calomnieux pour Ferrer.

Car, il ne suffit pas au gouvernement d'Alphonse XIII d'avoir assassiné le fondateur de l'Ecole Moderne : il faut tenir de justifier cet acte en déversant d'immondies insultes sur la victime. Il faut aussi tenter, par tous les moyens, d'empêcher la liquidation de la succession qui permettrait de reprendre l'œuvre de Ferrer.

Malato, au courant de cela et de bien d'autres choses, accusa formellement M. Vinardell d'être un agent de l'ambassade espagnole.

Or, comme s'il eût tenu à affirmer lui-même la vérité de cette accusation, on put voir, le 17 juin, jour où commença l'affaire, M. Botella, avocat de l'ambassade d'Espagne et correspondant du journal mauriste La Epoca, prendre place amicalement à côté de M. Vinardell.

Sans doute conscient de cette maladresses, il ne reparut pas vendredi der-

nière. Les dépositions de Malato et des autres témoins ont mis en lumière des manœuvres d'une tartuferie consumée. A un moment, un incident violent s'est élevé entre Trinidad Ferrer et l'assutteur de son père. Dans la seconde audience, Willm a mis en pleine lumière le rôle de M. Vinardell.

Ce dernier fait réclamer par son avocat, M. Albert Crémieux, dix mille francs pour lésions à son honneur (?). C'est estimer cet honneur un peu cher.

Il est étrange que les journaux n'aient pas soufflé mot de cette affaire. Sans doute parce que le véritable accusé est un anarchiste !

HUIS-CLOS

Notre ami Paul Robin était cité à comparaître, lundi dernier, devant la 9^e chambre correctionnelle pour y répondre du délit d'outrage aux bonnes moeurs par annonces publiées dans son journal mensuel Régénération.

Ce journal a cessé de paraître depuis près de deux ans. Mais Béranger a la haine tenace. Car c'est sur les instances de ce vieil hypocrite que Paul Robin, vieillard de 73 ans, fut traîné à la barre.

Le huis clos ayant été prononcé, il nous est interdit de donner le compte rendu détaillé de l'audience. Les livres et la méthode éducative de Paul Robin sont connus de tout le monde ; tout le monde sait les services rendus à l'humanité par cet apôtre de la coéducation des sexes et du néo-malthusisme, et c'est sa méthode d'enseignement que les vieux marcheurs du Sénat et de la magistrature voudraient assimiler aux ouvrages de pornographie !

<

Et bien ! c'est tant mieux ! Merci à Hervé d'avoir purgé quelques anarchistes confis et illusionnés de les avoir rendus à eux-mêmes, à leur propagande.

On s'apercevra encore que l'antiparlementarisme d'Hervé et de ses amis était la plus falsifiée des camelotes révolutionnaires que l'on puisse, avec du culot, offrir aux badouds.

On disait couramment qu'il était fatal, logiquement fatal, qu'Hervé allait de plus en plus « à gauche », c'est-à-dire qu'il vint à l'anarchie ; et nous avons passé notre temps à l'aguerir de sourires, à le compromettre parfois auprès de ceux qui lui collent le plus à la peau, et surtout à nous compromettre, nous, en perdant, avec le sens critique que nous valent nos théories et la morale anarchiste, dont la propagation sera le seul contre-poids à opposer à toutes les démagogies.

Les ponts sont coupés.

Il y a désormais entre nous et les « hervéistes » des kilomètres de distance. Capables de nous entendre avec eux pour la besogne d'agitation de rue, nous cessions d'essayer de nous comprendre (le mot est de Charles-Albert) en ce qui concerne la façon morale d'éduquer la foule.

Il faut reconnaître, enfin, que nous étions de bons bougres ou de fameux idiots en acceptant les modes et les finalités révolutionnaires proposées par les insurrectionnels.

On voulait nous faire admettre (je ne blague pas) la nécessité de la dictature révolutionnaire en temps de troubles. Vous me direz que nous n'avons présentement rien à craindre et qu'il ne faut voir là que le côté rigolo et panaïchard de la chose ; c'est entendu ; n'empêche que ces propositions... philosophiques et... sociales sont leur petit bonhomme de chemin et qu'un beau jour on peut fort bien se réveiller nanti d'un Comité de Salut Public présidé par un hervéiste jaloux de la gloire sanguinaire d'un Fouquier-Tinville.

G. D.

Des Mufles !

Après l'énergique protestation qui s'est élevée de toutes parts, la justice, qui avait arrêté le mécanicien Leduc, a dû relâcher sa proie.

Vous tous, qui avez protesté, ou vous êtes sensés indignés de ce brutal coup de force contre un blessé, dont la culpabilité reste à démontrer, vous n'avez agi que « pour flatter les passions populaires », et les accusations que vous avez « réditées contre la justice ne sont pas marquées au coin du discernement le plus irréprochable ».

J suis certain que vous ne vous en étiez pas douté, pas plus que vous ne vous doutiez du sentiment auquel a obéi le juge d'instruction en fourrant Leduc en prison.

Non seulement ce juge bénit ne voulait aucun mal à Leduc, mais, au contraire, il ne le fit arrêter que pour lui rendre service...

Rassurez-vous, je ne suis pas devenu subi-temenfou : lisez plutôt :

« Ce n'est certes, pas ici, où nous n'avons cessé de demander la limitation des arrestations préventives, qu'on pourra songer un instant à soutenir que, dans l'espèce, il convenait de s'assurer immédiatement de la personne du mécanicien. Mais nous nous garderons de tomber dans l'excès contraire en blâmant *hic et nunc* l'usage qu'a fait le juge d'instruction des pouvoirs mis entre ses mains par la loi. Et de ce que, dès avant-hier, le ministre de la Justice, obéissant à un sentiment qui se peut comprendre aisement, prit des dispositions pour assurer la mise en liberté provisoire du détenu — aujourd'hui accomplie — il ne s'ensuit pas nécessairement que nous devions tenir la conduite du magistrat versaillais pour condamnable. Il ne peut entrer dans notre esprit que l'horreur seule de la catastrophe dont la responsabilité pénale semble peser principalement sur Leduc ait pu induire parquet et juge d'instruction à mettre ce lui-ci, par provision, sous les verrous, afin de lui faire subir sans délai un commencement de peine. »

D'autres considérations ont dû les guider : sans cela, auraient-ils jamais eu la cruauté d'arracher à l'hôpital le mécanicien blessé pour lui imposer l'asile incontestablement moins confortable qu'est la prison ?

Les magistrats auraient même agi dans une pensée plutôt bienveillante pour l'inculpé, en le faisant incarcérer, qu'il ne faudrait pas en être autrement surpris. N'ont-ils pas simplement voulu le soustraire aux assauts probables des interviewers et lui éviter le danger des explications hâtives, susceptibles d'être retournées à un moment donné contre lui et, en tout cas, risquant de subir de fâcheuses déformations sous la plume du journaliste en quête de renseignements sensationnels ? »

Ceci a paru dans la *Gazette du Palais* du 25 juin.

Comme on peut le voir, les lauriers de la « presse humoristique » empêchent la *Gazette de dormir*. Ce journal coûte trois sous, heureusement pour le *Péle-Méle* !

E. G.

IMPRESSION

Pour un peuple pressuré, muet et souriant.

Comme un beau rameau de lilas
Près d'un grand bassin bleu à margelle rosée,
Parthénope est posée.
Le mont qu'on sait terrible arrondit, par delà,
Un dôme de soie mauve, et la presqu'île
D'Annunziate à Sorrente, bleu sur bleu se profile.

Créé d'aiguilles d'or, le Pausilippe est là,
Oasis de grands pins parasols et de treilles,
Avec ses villas rouges que l'heure fait yermelles.

Sur l'horizon,
Caprée fuit, vapoteuse et d'opale,
Iceberg en allé vers la mort triomphale
Dans une averse de rayons.

Plus près d'ici, c'est le jardin royal,
Ses palmiers et ses yeuses,
C'est l'avenue brûlante et paresseuse,
C'est la colline ornée de pins et de nopal.

Dieux de Virgile ! ô dieux de volupté,
L'un de vous doit errer sous ces palmes !
L'air est religieux, et tu pâlis, mon âme,
Comme au passage de la Beauté.

Je cherchais, — et je vis, près de l'eau caressante,
Les deux mains dans ses cheveux roux,
Un enfant classieux qui dévorait les poux,
Et qui riait, aux passants, aux passantes,
De cette bouche amère d'où la voix est absente.

G. BESSEDE.
Mergellina. — Juin.



PROPOS D'UN PAYSAN

Christianisme et Révolution

Jacques avait promis de nous dire pourquoi il restait Catholique et bon-dieuillard, pourquoi il ne lâchait pas tout ce monde là : Dieu, curés, religion et métaphysique. Le temps depuis s'est enfui rapidement et je n'avais vu mon ami que la semaine dernière, une des dernières journées de pluie.

Ce n'est pas un type banal que Jacques. Ce fils de la glèbe, est penché sur les livres comme sur les sillons ; mais sa vive intelligence est double d'un regrettable mysticisme ; il est imbu profondément des idées de Pascal, de Claude Bernard et des autres savants qui prétendent que la science, infinie par elle-même, ne peut être creusée que jusqu'à un certain point par l'esprit humain, dont les forces sont limitées.

Mais cette sensation d'absurde et d'impossible qu'éprouve l'esprit de l'homme arrivé aux dernières limites de ses forces dans la science est la même que celle qu'il éprouve quand il veut considérer Dieu. Donc, conclut le camarade le sentiment d'absurde et d'impossible qu'on éprouve en considérant Dieu n'est pas une preuve de la non-existence de Dieu, mais simplement une preuve de la faible capacité de notre esprit qui ne peut pas contenir Dieu et qui n'a pas avec lui de commune mesure.

Toute cela me paraît tiré de longue et ne me semble guère probant. Mais, n'anticpons pas sur les critiques que j'aurais à faire des convictions de Jacques lequel est persuadé qu'il est très raisonnable en croyant à un être surnaturel et à la religion chrétienne considérée par lui comme le Code de morale, sinon le plus parfait, du moins le plus parfaitement adaptable à la nature humaine. Ce qu'il admire surtout dans le christianisme c'est son caractère communiste et internationaliste. En somme, il croit en Dieu et à la religion par sentiment — ce qui est l'idée des savants qu'il me cite : Pascal, Claude Bernard, Pasteur, etc.

Ceci exposé pour la compréhension du dégoisage qui va suivre, laissons la parole à notre vieil ami.

Depuis plus de trente ans que l'athéisme gouverne la France, tous les partis politiques ont les uns après les autres failli à leurs engagements. La plus récente de ces faillites et en même temps la plus éclatante et la

en plus matées et rendues impossibles par les forces de coercition du capitalisme, si les évêques et les prêtres au lieu de faire dévier ce retour religieux dans la politique, voulaient s'en servir pour la propagation des principes évangéliques. Qu'en dis-tu, Barbassou ?

— Tu ne me convaincs pas, mais tu m'intéresses ; nous recueisons de cela.

— Volontiers, mais si le beau temps revient nos journées seront bien remplies.

— Nous avons les dimanches.

Le père Barbassou.

UN ENNEMI

Parmi les ennemis qu'elle voit se dresser devant elle, la classe ouvrière n'en a peut-être pas de plus puissant que celui qui prive de leur force et de leur conscience des millions de travailleurs. J'ai nommé l'alcoolisme.

Après les ardentes et sincères campagnes menées de toutes parts contre ce fléau qui décime nos rangs, après les nombreux efforts et les luttes qu'inlassablement des hommes courageux ont soutenus, il paraît presque puéril de revenir sur cette question pour laquelle, semble-t-il, tout a été dit.

Des gens, d'esprit simpliste, avaient un moment espéré que les pouvoirs publics engageraient une lutte qu'ils eussent peut-être efficacement. Hélas ! il leur a fallu déchanter. Il est passé le temps où l'on tuait sa poule aux œufs d'or. Qu'importe, en effet, si les sommes énormes qui disparaissent chaque année dans les gouffres officiels, dont la rançon de la santé et de la vie de milliers d'individus.

C'est que l'alcool devient un merveilleux auxiliaire des forces de conservation sociale. Ce que les poings lépiniens, les années de prison, et les fusillades ne peuvent faire, l'alcool le fera. C'est aussi l'excuse rêvée au flot montant des revendications inquiétantes ; par lui, les consciences s'amollissent, les notions de droit et de liberté se font plus confuses, l'énergie fond comme la neige au soleil, et si l'intoxication permet encore à un sentiment de révolte de se faire jour, le geste prend une forme caricaturale ; les mots d'affranchissement grommelés par un ivrogne vont à l'encontre de leur objet et ainsi est fait souvent le plus grand tort à la cause que nous défendons.

Malgré quoi, braves bourgeois rangés, qui avez la sobriété d'un animal dont le nom vous désigne si souvent, vous avez tort de dégouter et de blâmer un vice qui n'est que le résultat d'un état de choses dont, somme toute, vous avez tout le profit.

Lorsque vous croisez un individu que de copieuses libations ont amené à un état voisin de celui de la bête, vous riez d'abord parce que, souvent, les gestes vous paraissent drôles et que votre cerveau ne vous permet de percevoir que le fait brutal ; et puis, vous vous écartez rapidement comme si votre mentalité vous apparaissait sourdaine.

« C'est bien ça, les ouvriers ; ça se plaint de gagner peu et ça trouve le moyen de se saouler ; quand ils gagneront plus, ils se saouleront davantage. »

Mais votre premier sentiment est le bon : riez donc au contraire et dormez sur vos deux oreilles. Un camarade disait l'autre jour : « on ne fait pas de révolution avec des poivrots ». Plus il y en aura, plus elle a des chances de durer votre société barbare, pourriez-vous dire à l'encontre de leur souffre, un peu fort, renverseraient.

Plus de poivrots ? Mais réfléchissez donc à la puissance que pourrait receler une leviée en masse de prolétaires, débarrassés des préjugés séculaires que votre presse sait si bien entretenir, débarrassés aussi des tares physiques et morales dont l'alcool les gratifie, mouvement vraiment conscient, vague humaine que rien ne saurait arrêter, clament son droit à la vie libre, et au travail qui fait vivre au lieu de tuer.

Allez, braves gens ! Réjouissez-vous au contraire à la vue des terrasses regorgeant d'hommes, de femmes et d'enfants aussi, misérables que l'usine vient de vomir et que le ciel attend, et priez Dieu que cela dure.

Pour nous, camarades, nous avons un moyen à portée de la main pour combattre l'alcool. Impossible de raisonner des alcooliques, c'est entendu, mais alors boycottons-les morallement. Que les travailleurs fassent le vide, dans un atelier, autour d'un pain donné à la boisson ; ce sera la meilleure manière de lui faire comprendre le fossé — le puant fossé qui nous sépare d'eux.

Emile Czapecz.

Vient de paraître :

L'EDUCATION SEXUELLE, par Jean Marestan, édition de La Guerre Sociale.

Un volume de 250 pages, superbement imprimé par la Coopérative de Villefranche-Saint-Georges, traitant des matières suivantes :

Anatomie, physiologie et préservation des organes génitaux ; moyens scientifiques et pratiques d'éviter la grossesse non désirée ; les raisons morales et sociales du néo-malthusianisme.

Nous en parlerons au prochain numéro.

L'Affaire Reichman⁽¹⁾

Il est donc nécessaire que Reichmann soit présent lors du procès de Jérôme Stoenescu. Mais Reichmann, on le sait, avait été arrêté au lendemain de l'attentat et relâché après dix-huit jours de prévention, sans qu'aucune preuve de sa participation ait été fournie. D'autre part, on ne peut pas considérer la fameuse déclaration qu'il aurait faite à Eftimie comme sérieuse. Eftimie est, pour ceux qui le connaissent, l'ennemi le plus bavard, le plus vaniteux, le plus menteur qu'il existe. Il n'agit, dans toute cette affaire, que poussé et dirigé par Thomas Dragu. Pour réussir à faire extradition Reichmann, il faudrait que celui-ci fasse des aveux nets, publics, incontestables, de sa participation à l'attentat ; et, comme il n'en a pas fait, M. Dragu se charge d'en inventer.

Voici comment : — Dans le même *Advers* du 14/27 avril, ils écrivent :

Il convient de rappeler que le *Matin* du 12 avril qui, en tout ce qu'il a écrit sur l'affaire, a été inspiré seulement par Reichmann (nous avons refusé de donner quelque chose aux journaux, parce que nous savions (?) que Reichmann parlerait et donnerait lui-même une aide précieuse à notre accusé) écrit les lignes suivantes, d'après la dictée de Reichmann lui-même :

« Devant le tribunal révolutionnaire, — L'attentat organisé par toi, lui disent ses juges, ne devait être qu'un attentat simulé ; l'homme choisi par toi, l'homme qui git aujourd'hui dans la prison, a blessé le ministre Bratianu parce qu'il avait perdu la tête ? C'est faux, » écrit Reichmann, « j'ai organisé l'attentat comme anarchiste militant et je suis prêt à prendre la responsabilité devant la justice roumaine, car l'attentat n'a pas été du tout un simulacre. »

Il me faut faire remarquer que cet article a été publié dans le *Matin* du 12 avril, alors que Reichmann n'a été interviewé que le soir de ce jour, et publié le lendemain 13 avril. Cet article n'est donc pas l'œuvre de Reichmann ; serait-il de M. Dragu ? C'est vraisemblable, quoiqu'il n'y ait pas de preuves. Il a été rédigé, en tous cas, d'après les aveux qui avaient paru le 10 et le 25 mars dans le *Courrier Européen*.

Mais où la canaille est flagrante, c'est quand M. Dragu reproduit le passage ci-dessus de cet article, en sachant qu'il est faux. En effet, dans les premières séances du jury, non privés, Reichmann n'a pas été interrogé sur l'attentat commis contre M. Bratianu ; ce ne fut que bien plus tard, environ une dizaine de jours après, que la question fut posée, et nul témoin, autre que les accusateurs et le jury, ne s'y trouvait. C'est donc un mensonge d'affirmer que l'article du *Matin* est l'œuvre de Reichmann. Et il est impossible de qualifier autrement que de monchardage l'acte de ces hommes dénonçant un anarchiste à la police roumaine, comme auteur d'un attentat, en s'appuyant sur des écrits qu'ils savent faux.

Ce n'est pas le seul cas. Aujourd'hui, Jérôme Stoenescu a été jugé et condamné à 20 ans de travaux forcés. MM. Dragu et Eftimie, qui avaient promis de se présenter aux assises, n'ont pas eu le temps de se rendre de Paris à Bucarest ; cependant, la lettre qu'ils ont envoyée au président des assises a eu le temps de s'y rendre.

Un fragment de cette lettre a été publié dans l'article obscur et intitulé qu'a proposé le *Courrier Européen* du 10 juin 1910, sous la signature de M. Marius Craiovan, à propos du procès Stoenescu.

On y lit ceci : « Les aveux et révélations faits par Reichmann à Barbu Eftimie ont été publiés par nous et n'ont jamais été démentis par leur auteur. Au contraire, ils ont été confirmés par Reichmann lui-même, notamment dans le journal le *Matin* du 12 avril 1910, où il a déclaré catégoriquement « avoir préparé l'attentat en anarchiste militant et être prêt à prendre la responsabilité de son acte devant la justice roumaine ». »

Et l'auteur de l'article cité, après avoir reproduit ce passage, ajoute : « Toute la lettre qui est très longue et très importante mériterait d'être traduite, mais la place nous manque. »

Aussitôt que l'article du *Courrier* est paru, l'envoya une lettre réfutative, concernant principalement ce prétendu aveu de Reichmann et l'usage qui en était fait en Roumanie par les accusateurs. M. Mony Sabin me répondit que : « fidèle à notre engagement de ne rien révéler des éléments apportés par Reichmann devant le jury d'honneur, nous avons cru devoir supprimer dans l'article de M. Craiovan tout ce qui pouvait se rattacher à cette sorte d'éléments. Ainsi, de la lettre même de MM. Th. Dragu et B. Eftimie, que devant la Cour d'assises d'Istod, nous n'avons laissé passer qu'un seul passage, qui concerne des événements antérieurs aux séances strictement privées du jury d'honneur, »

Ainsi, de l'aveu même de M. Mony Sabin, ce dernier n'a pas publié le texte entier de la lettre adressée au président des assises, par suite de l'engagement d'honneur qu'ils ont pris devant le jury de ne rien révéler ; c'est donc la preuve qu'effectivement MM. Dragu et Eftimie ont trahi leur serment. Je fais des voeux pour que cette lettre soit publiée intégralement dans le prochain *Courrier Européen*.

Est-ce bien nécessaire ? M. Dragu a commencé, en dépit des affirmations de M. Mony Sabin, à publier dans *Advers* une série d'articles dans lesquels il dit révéler dans tous ses détails ce qui s'est passé devant le jury. Il faut s'attendre naturellement, à ce que beaucoup de détails soient purement imaginaires et mensongers. Mais tels quels, ces articles suffisent à montrer le cas qu'ils font de leurs engagements. Devant de semblables procédés, MM. les déclerques du *Courrier Européen* continueront-ils à « estimer » M. Dragu et à mener leur campagne contre le jury d'honneur ?

H. Lantz.

Voir les numéros 32 et 34 du « Libéral ».

</div

AVIS AUX Camarades Espagnols

Plusieurs individus d'origine douce, demeurant à Paris, ont entamé une insidieuse campagne contre quelques-uns de nos camarades espagnols. Nous mettrons fin à cela en prenant d'énergiques mesures.

Ces individus passent leur temps à écrire des lettres à des camarades, des sociétés et des groupes, en essayant d'éveiller des soupçons sur la conduite de nos plus chers amis, dont le dévouement pour notre cause est bien connu de tous.

Sur l'une d'entre elles, on fait allusion à notre camarade et ami Miguel V. Moreno ; cette lettre tend à éloigner de lui des sympathies et des relations qu'il emploie au bénéfice de notre propagande, comme nous en avons jurement la preuve.

Nous avertissons les camarades de ces manœuvres afin qu'ils ne soient pas surpris par ceux qui, non contents de ne faire rien d'autre, font, par des mensonges et des calomnies, obstacle au travail de bons propagandistes et sément le doute et la méfiance envers des camarades que la pureté de leur conduite met bien au-dessus de ces éclaboussures.

Si cet avertissement de suffit pas, nous donnerons les noms de ceux qui sont le plus engagés dans cette campagne diffamatoire.

(De Solidaridad Obrera, de Barcelone).

PUBLICATIONS « LUX »

LE NEANT (Nouvelle édition de l'Incompréhension de l'âme), Le Mystère de l'au-delà, La réponse de la Science positive, etc. 64 p. 50 centimes.

LE DIEU-SANDWICH ou comment se comporte le Bon Dieu comestible et potable dans le ventre de ses adorateurs. Mystère eucharistique ou mystification ecclésiastique d'un culte idéitaire ? — Réfutation scientifique des chrétiens catholiques. — 100 p. 1 fr.

LES CONTRADICTIONS BIBLIQUES ou 3000 passages contradictoires des Textes sacrés reproduits en juxtaposition et imprimés de manière que les citations textuelles ou abrégées de chaque page, annulent les citations de la page opposée. — Avec quelques observations profanes du compilateur. — Ouvrage de 336 p., unique dans la langue française. — 4 fr.

LE BREVIARE DU FUMEUR ou Guide pratique et conseiller médical. — 150 p. 1 fr. 50.

N. B. — En découpant et en envoyant cette annonce du Libertaire à LIPTAY, 26, boulevard Poissonnière, 26, Paris, il sera accordé une remise de 25 % sur le montant de la commande.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libertaire, 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES ANARCHISME

| | |
|---|-----------|
| Les Martyrs de Chicago | 0 05 0 10 |
| Les Temps Nouveaux (Kropotkine) | 0 25 0 30 |
| Aux Jeunes gens (Kropotkine) | 0 10 0 15 |
| La morale anarchiste (Kropotkine) | 0 10 0 15 |
| Communisme et anarchie (Kropotkine) | 0 10 0 15 |
| L'Etat et son rôle historique (Kropotkine) | 0 25 0 30 |
| À mon frère le paysan (Reclus) | 0 10 0 15 |
| Entre paysans (Maleska) | 0 10 0 15 |
| Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert) | 0 10 0 15 |
| A. B. C. du libertaire (Lestina) | 0 10 0 15 |
| L'Anarchie (Maleska) | 0 15 0 20 |
| L'Anarchie (A. Girard) | 0 05 0 10 |
| Le Corporatisme (Ed. Polet) | 0 20 0 25 |
| Évolution et Révolution (E. Reclus) | 0 10 0 15 |
| Arguments anarchistes (Beaure) | 0 20 0 25 |
| La question sociale (S. Faure) | 0 10 0 15 |
| Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure) | 0 15 0 20 |
| Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave) | 0 10 0 15 |
| Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Hervé | 0 15 0 25 |
| Le Congrès anarchiste d'Amsterdam | 1 25 1 35 |
| Rapports au congrès antiparlementaire | 0 50 0 60 |
| Les déclarations d'Étienne | 0 10 0 15 |

ANTIMILITARISME

| | |
|--|-----------|
| Le manuel du soldat | 0 40 0 45 |
| La chair à canon (Manuel Devaides) | 0 15 0 15 |
| Aux conscrits | 0 05 0 10 |
| Patrie, guerre et caserne (Ch. Albert) | 0 40 0 45 |
| Le militarisme (Nieuwenhuis) | 0 40 0 45 |
| Lettres de pionniers | 0 10 0 15 |
| Le Militarisme (Ficher) | 0 40 0 45 |
| L'antipatriotisme (Hervé) | 0 40 0 45 |
| Colonisation (Jean Grave) | 0 40 0 45 |
| Contre le brigandage marocain | 0 40 0 45 |
| La Révolte du 17 | 0 40 0 45 |
| Aux Femmes (U. Gohier) | 0 10 0 15 |

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

| | |
|---|-----------|
| Pages d'histoire socialiste (Tchernko) | 0 25 0 30 |
| La loi des salaires (J. Guesde) | 0 10 0 15 |
| Le droit à la paix (Lafargue) | 0 10 0 15 |
| Boycottage et sabotage | 0 10 0 15 |
| Le Machinisme (Jean Grave) | 0 10 0 15 |
| Grève et Sabotage (Fortune Henry) | 0 10 0 15 |
| L'A. B. C. syndicaliste (Georges Yvelot) | 0 10 0 15 |
| La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettau) | 0 10 0 15 |
| Mystification périodique et solidarité prolétarienne (Slackenberg) | 0 10 0 15 |
| Les Maisons qui tuent (M. Petit) | 0 10 0 15 |
| Le Salariat (Kropotkine) | 0 10 0 15 |
| Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave) | 0 10 0 15 |
| Grève générale révolutionnaire, grève générale révolutionnaire (C. G. T.) | 0 10 0 15 |
| Le Syndicat (Pouget) | 0 10 0 15 |
| Les lois séclaires | 0 25 0 30 |
| Grève générale (Aristide Briand) | 0 05 0 15 |
| Syndicalisme et révolution (D. Pierrot) | 0 10 0 15 |
| Le parti du travail (Pouget) | 0 10 0 15 |
| Le remède socialiste (Hervé) | 0 10 0 15 |
| Le désordre social (Hervé) | 0 10 0 15 |
| Vers la Révolution (Hervé) | 0 10 0 15 |

TOURNEE GIRAUT

A BAS BIRIBI !

Tel est le sujet des conférences que Girault va donner prochainement dans l'Oise, la Somme, le Pas-de-Calais, le Nord et les Ardennes. A la suite de l'enquête qu'il fit dans l'extrême-sud Oranais et au Figuig, le camarade Girault est en possession de documents terribles sur les horreurs des bagnes militaires et sur les actes de la gent militaire en Algérie. Les militants qui veulent en profiter pour organiser des conférences contre Biribi sont priés de s'adresser à lui dans le plus bref délai.

Villes où il désire passer : Moyen-Montataire, Creil, Beauvais, Amiens, Albert, Doullens, Péronne, Abbeville, Caen, Boulogne, Dunkerque, Lens et environs, Roubaix, Tourcoing, Valenciennes, Mézières, Charleville, Rethel.

Écrire à Girault, Val Notre-Dame, Argenteuil, S.-et-O.

Communications

Le 3 juillet : Socialisme ou anarchie. Tous les camarades seront les bienvenus.

VILLENEUVE-LE-ROI

Cercle d'Etudes de l'Egalité Parisienne, succursale de Villeneuve-le-Roi. — Samedi 2 juillet, à 9 h. du soir, causerie du camarade Maurice sur l'« Education ».

BOURGOIN JALLIEN

Groupe d'action révolutionnaire. — Réunion le dimanche 3 juillet, à 4 heures au local habituel.

BAYONNE

Groupe d'éducation libre de Bayonne-Biarritz-Boucau. — Dimanche 3 juillet, à 10 heures du matin, salle de la Pomme d'Or, 42, rue Pont-Neuf, Bayonne : Causerie par un camarade sur l'éducation des petits. Invitation cordiale à tous.

ROUEN

Groupe d'Action et d'Education révolutionnaires. — Tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir, place de la Haute-Ville-Tour, 15, réunion du groupe. Mardi 5 juillet : organisation de la propagande contre Biribi. Cordial appel à tous.

TOURS

Tous les camarades qui désiraient créer un groupe de propagande et d'éducation anarchistes, dont la nécessité se fait vivement sentir dans notre localité, sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le samedi 2 juillet, 8 h. 1/2, au restaurant Lestrade 76, rue Bernard-Palissy. Un camarade traitera de : Ce que nous ferons. Étude sur les moyens de créer une bibliothèque.

VIENNE

Causeries populaires, 11, rue du 4-Septembre, réunion tous les mardi, jeudi, samedi. Samedi 2 juillet, causerie sur « L'Oenza ».

PARIS

Groupe d'Education de l'Ébénisterie. — Samedi 2 juillet, 2, rue Saint-Bernard, causerie par Hayotte. Sujet : L'éducation sexuelle au point de vue de la transformation sociale.

Avenant, Jugon, Manes, Toris, Barrières : communication à vous faire.

Syndicat des irréguliers du travail. — Réunion générale le mardi 3 juillet à huit heures et demie à l'bis boulevard Magenta, bar Chatel, présente urgente.

Appel est fait à tous les copains.

Union syndicale des métiers, réunion samedi 2 juillet à 8 heures à l'bis, à la Section du 12^e, 25, rue du Sergent Bauchat, Ordre du jour : Célébration et départ pour l'assemblée générale.

Section révolutionnaire des X^e et XI^e. — Déjà de nombreux camarades ont répondu à notre appel. Le groupe est définitivement constitué et va entreprendre une ardente campagne contre Biribi, en faveur de la liberté de la Presse et contre le Parlementarisme.

Le groupe se réunit tous les samedis salles Jules, 6, boulevard Magenta.

Causeries populaires des 19^e et 20^e. — Villa de l'Ermitage, 35, rue des Pyrénées, mercredis 29 juin, causerie par E. Roussel : Les Fourmis.

Causeries populaires des 10^e et 11^e. — Réunion vendredi 1 juillet à 9 h. 1, chez Davre 218, rue Saint-Maur, Causerie entre camarades.

AUBERVILLIERS

Les Causeries Libres. — Dimanche 3 juillet, à 2 h. Salle Hauffmann — Pont Tournant.

Conférence par Lorolut : « A bas Biribi » avec le concours assuré des camarades Châlonnais.

Une sauterie aura lieu à l'issue du Concert Entrée 30 cent. pour les frais.

BOBIGNY

Groupe d'éducation libertaire, 27, avenue de l'Harmonie, causeries en plein air les 1 et 3^e dimanche de chaque mois à 3 heures.

CARTES POSTALES

Cartes postales anticléricales (10 cartes) 0 60 0 70

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine) 1 5 1 10

L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave) 2 75 3 25

Anarchisme (Elzbacher) 3 5 3 50

La Conquête du Pain (Kropotkine) 1 25 1 75

La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouvelle édition 2 75 3 25

La Révolution et l'Idéal anarchique (Elisée Reclus) 2 75 3 25

Oeuvres de Bakounine, t. 1 et 2, chez Naquet 2 75 3 25

La Société Future (Jean Grave) 2 75 3 25

Anarchistes (Mackay) 2 75 3 25

La Société mourante et l'Anarchie (Grave) 2 75 3 25

L'Individu et la Société (Grave) 2 75 3 25

Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Desacour) 3 5 3 50

Temps futurs, Socialisme Anarchie (Naquet) 2 75 3 25

L'Inévitabilité : Révolution (Un Proscrit) 2 75 3 25

En marche vers la Société nouvelle (Cornelissen) 2 75 3 25

Philosophie du déterminisme (J. Saurez) 2 75 3 25

Le Socialisme en danger (Domela) 2 75 3 25

Socialisme et Anarchie (A. Haug) préface de Naquet 3 5 3 50

Réformes, ré